Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 13 (1983)
Heft: 4

Artikel: Quand fond la neige
Autor: Clavel, G.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-829978

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A ventre ouvert

La grande frousse dans l'hôpital

par Paul Henchoz

C'est dans les pâturages alpestres que C.F. Ramuz a situé la peur dans son ouvrage «La grande peur dans la montagne». Mais cette émotion sournoise qui vous prend à l'estomac et donne la chair de poule même à ceux qui ont tendance à se prendre pour des coqs, peut nous tomber dessus en de multiples circonstances et dans les lieux les plus variés. Par exemple, personne ne brille particulièrement lorsque la perspective d'un passage sur le «billard» se profile à l'horizon.

Nous sommes tous amenés, un jour ou l'autre, à entrer à l'hôpital pour y subir un traitement ou une opération. Prenant alors notre courage à deux mains seulement, faute d'en avoir davantage à disposition, nous franchissons le seuil austère de ces palais de la Médecine le cœur un peu serré et l'échine circonspecte, notre petite valise à la main. Comment ne pas se sentir insignifiant et totalement désarmé, dominé que l'on est par la masse, la plupart du temps imposante, de nos usines à guérir.

Passé la porte, on débouche dans un monde de couloirs interminables dont les sols impeccablement polis renvoient tous azimuts les reflets blafards de l'éclairage au néon. Ça et là, des chariots ou des fauteuils roulants étirent leur squelette nickelé. Une subtile odeur de désinfectant plane dans une atmosphère tiède et silencieuse qui dépayse étrangement après le brouhaha de la rue. Soudain, au croisement d'une galerie latérale, vous vous trouvez brusquement devant un chariot, poussé par un personnage vêtu de blanc, au visage sévère et qui conduit vers on ne sait quelle destination un malade au teint grisâtre. Pas très bonne mine le collègue! Dans quelques heures, c'est peut-être vous qui vous baladerez en pareil équipage et cette hypothèse ne vous inspire qu'une joie modérée. La rupture avec le «sweet home» est brutale et vous donneriez bien dix ans de la vie de votre médecin pour vous retrouver illico devant votre TV même si vous deviez y subir ce raseur de... (soyons charitables).

Sans bien savoir pourquoi, vous songez à votre entrée à la caserne pour l'école de recrues, il y a quelques décennies. Ce jour-là aussi, vous aviez dû renoncer à votre liberté pour vous soumettre à une discipline obligatoirement «consentie» en faveur d'une hiérarchie galonnée. Celle de l'hôpital ne porte pas de galons apparents mais n'en dispose pas moins d'un pouvoir encore plus absolu puisqu'elle tient en ses mains, outre votre liberté, votre peau. Autre analogie, vous ne pourrez plus sortir sans permission dès que vous aurez revêtu le seyant uniforme du futur opéré, constitué d'une longue chemise sans col, comme si l'on vous préparait pour la guillotine et dont les pans battent des mollets qui, jusqu'à cet instant, ne vous avaient jamais paru aussi pitoyables. Il faut se rendre à l'évidence; quelque chose de redoutable se prépare.

La médecine est un art complexe, chargé de lourdes responsabilités et qui confère à ceux qui l'exercent une aura de respect et de considération; on n'ose guère plaisanter à leur sujet. Il y a bien eu «Le Malade imaginaire» livré aux extravagances des Diafoirus père et fils et, beaucoup plus tard, «Le Docteur Knock ou le triomphe de la médecine».

Est-il besoin de rappeler que son audace coûta fort cher à Molière puisqu'il mourut en jouant sa pièce un triste jour de l'an 1673? Quant à la comédie de Jules Romains, la satire était si évidente que même un vénérable professeur n'aurait oser s'en formaliser de peur de se rendre ridicule. Certes, quelques chansonniers ont pris parfois pour cible les médecins mais ils se sont rapidement essouflés une fois épuisé le sujet du docteur ignare qui envoie gaillardement et à la chaîne, ses victimes peupler les cimetières. Quant aux caricaturistes, ils ont consacré quelques dessins aux chirurgiens distraits qui oublient régulièrement dans l'abdomen de leur patient, alors que l'on sait fort bien que cela ne leur arrive que rarement, des gants de caoutchouc ou une pince hémostatique. Maintenant, la politique intérieure ou internationale fournit aux professionnels de l'humour une mine de sujets inépuisable, ce qui les dispense de chercher ailleurs. En 1983, on plaisante d'autant moins avec la médecine et ses serviteurs que son coût devient exorbitant.

Par ailleurs, comment brocarder un homme capable de choisir parmi les milliers de médicaments offerts sur le marché celui qu'il vous faut, à l'exclusion de tout autre, un homme qui, à l'instar du Docteur Knock, est apte à modifier son diagnostic selon qu'un certain endroit vous grattouille ou vous chatouille? Non... non... chapeau bas, Messieurs!

Il est possible que, comme les augures anciens, les médecins ne puissent se regarder sans rire lorsqu'ils enlèvent leur masque professionnel. N'est-il jamais arrivé à untel, du temps de sa joyeuse jeunesse estudiantine, de substituer l'enseigne d'une sage-femme à celle d'un dentiste ou d'un pédicure à celle d'un oculiste? Combien de fois aussi des carabins ont-ils escaladé la statue équestre du Général Dufour pour l'affubler d'un faux nez ou d'une perruque? Il est vrai qu'entre temps, ils ont terminé leurs études et obtenu un diplôme qui leur confère le titre de Docteur en médecine (en allemand Herr Doktor).

Bref, lorsque votre médecin vient vous annoncer que tout va bien et qu'il vous opérera demain à 9 h. 15, vous le prenez très au sérieux. Que l'on vous ouvre le ventre pour déboucher un tuyau, amputer une excroissance ou extraire un gravier gênant, peu importe. Pour le chirurgien un cas est peut-être plus compliqué qu'un autre mais, pour vous, cela revient au même et une frousse viscérale vous envahit

Quand fond la neige

Quand fond la neige, l'hiver et son cortège
De frimas et de gel fait place au florilège
Joyeux et prometteur du renouveau.
Dame Nature, de par monts et par vaux
Sous le soleil lance ses sortilèges,
Le blanc s'efface et fait des taches beiges
A l'air plus doux l'hiver se désagrège
De bas en haut sur le flanc des coteaux
Quand fond la neige
Car la nature a repris ses arpèges
Timide aussi, le merle son solfège
Sur la plus haute branche du bouleau
Et les glaçons s'en vont au fil de l'eau,
Sur le talus fleurit la perce-neige,
Quand fond la neige.

G.-F. Clavel